



JEUNES HIPPIES ET PASSAGES INITIATIQUES AU QUÉBEC

Denis Jeffrey

Université Laval, Québec

Loin de susciter le chaos, les révoltes juvéniles contribuent à dynamiser une société dans son ensemble. La jeunesse représente son avenir. Son effervescence contribue rituellement à la sacralité du vivre-ensemble. Toutefois, sa puissance de vie fascine et terrifie. Même si elles reconnaissent l'apport ineffable de leur jeunesse, les sociétés s'en inquiètent. Le sociologue Howard S. Becker écrit à ce sujet sur un ton ironique : « Comme chacun le sait (du moins toute personne qui a dépassé un certain âge), quelle que soit l'époque, la jeunesse est à l'origine de tous les problèmes du monde, ou du moins, de la plupart d'entre eux »¹. Il est en effet connu que des jeunes se rebellent contre l'autorité des adultes, qu'ils pratiquent le risque, s'évadent dans l'alcool et les drogues. Certains n'en font qu'à leur tête en matière d'amour et de sexualité². Qui pis est, ils perdent leur précieux temps le nez rivé sur un écran³. De surcroît, ils contestent ce que les adultes considèrent comme vrai et s'accrochent à des mystiques irrévérencieuses. Cela étant dit, force est de le constater, les comportements turbulents des jeunes ne mettent pas en péril les saintes institutions sociales. Considérons plutôt qu'ils en sont le miroir inversé. La métaphore potagère peut être utilisée pour souligner que leur vitalité forme le compost qui nourrit les idéaux des sociétés modernisées. Malgré la diversité de leurs manières d'être et de s'exprimer, toutes les jeunesses du monde franchissent des espaces de liminalité. Pour sa part, chaque jeune explore des chemins initiatiques sur lesquels il va apprendre à se connaître, à devenir autre, à se voir différemment. Tous sont en quête d'amour, de sens, de liens, de valeurs et d'idéaux. Leurs expérimentations instituant sont les germes de l'institué de demain. En

¹ Cité par Gonseth, Laville et Mayor, *Dans La marque jeune*, Neuchâtel, Éditions GolM, Musée d'ethnographie, 2008.

² Jean Baudrillard, *La Transparence du mal : essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, 1990.

³ Jon Savage, *Teenage*, London, Viking, 2007.

effet, à cet âge, la vie devient un laboratoire existentiel, une aire de création, un moment de poésie où, pour citer le jeune Arthur Rimbaud, « le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens »⁴. Créer, c'est produire de la différence, et une large frange de la jeunesse de chaque génération s'y emploie. Au milieu des années 1960, ce sont les jeunes hippies qui bousculent l'ordre établi du patriarcat. Ils rejettent la société de consommation, militent contre la guerre du Viêt-Nam et conteste le moralisme étriqué de leurs parents⁵. Ces jeunes pacifistes plaident pour l'amour libre. Ils désirent explorer toutes les dimensions de l'existence. Leur mode de vie a largement contribué à décoincer les mœurs de leurs contemporains. Comme toutes les jeunesses, les hippies cherchent à se frayer un chemin vers la vie adulte. Les travaux anthropologiques sur les rites de passage anciens permettent de mieux comprendre la dimension initiatique de leurs comportements. Il en sera ici question. Ensuite, nous nous proposons d'explorer le rôle de la jeunesse québécoise des années 1967 à 1976 dans la modernisation des mentalités du Québec francophone.

Les passages initiatiques

La période entre l'enfance et l'âge adulte varie d'une société à une autre. L'ethnologue français Arnold van Gennep a été le premier à observer que l'âge adulte est socialement déterminé⁶. Des transformations/pubertaires marquent l'entrée dans les passages initiatiques, mais quels signes en déterminent la fin ? Selon les cultures, le temps de la jeunesse va de sept jusqu'à trente-sept ans et peut-être plus. Le statut d'adulte est désigné, il n'est pas choisi selon des critères physiologiques. Dans les sociétés traditionnelles, le seul critère est, en fait, culturel, ce qui indique que la ritualisation du passage à la vie adulte ne se fait pas naturellement, mais qu'elle doit être prise en charge par la communauté.

Pour les rites d'initiation étudiés par Van Gennep, des aînés accompagnent les jeunes dans leur transition vers le statut de majeur. Ils sont préparés à quitter le giron maternel, puis amenés dans un sanctuaire dédié aux épreuves rituelles. Celui-ci est situé hors du village, dans une clairière où il y a une hutte initiatique qui a souvent la configuration d'un monstre. La porte de la hutte ressemble à la bouche hideuse et bien dentée du monstre. Les initiés entrent par cette bouche. Les aînés leur disent alors qu'ils seront dévorés par le monstre. Lorsqu'ils sont dans le ventre du monstre, ils leur font croire qu'ils seront enterrés vivants. L'anthropologue anglais James Frazer décrit l'initiation des jeunes de la tribu des Wonghi en Nouvelle-Guinée :

⁴ *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1979.

⁵ Ken Goffman, *Counterculture Through the Ages: From Abraham to Acid House*, New York, Villard Books, 2004.

⁶ *Les Rites de passage*, Paris, Picard, 1981.

On fait croire aux jeunes initiés qu'ils seront dévorés par un monstre représenté par une longue hutte dans laquelle on fait entrer les novices un par un. Sur l'entrée de la hutte est dessinée la bouche du monstre aux dents pointues et acérées. Les initiateurs font du bruit avec différents instruments (*bullroarer*, bois, tam-tam) pour simuler les terribles grognements du monstre qui seraient similaires au tonnerre. Les jeunes peuvent rester plusieurs jours dans ce ventre symbolique avant d'en ressortir métamorphosés dans une nouvelle identité. La sortie de la hutte initiatique est suivie par une circoncision qui apparaît comme la morsure du monstre qui transforme définitivement le novice en adulte⁷.

Le monstre avale les jeunes avant de les régurgiter. L'avalement symbolise le processus de transformation de l'identité sociale, un *regressus ad uterum* qui annonce une nouvelle venue au monde. De plus, les jeunes sont mordus par le monstre. Le thème de la morsure, bien connu par les adeptes des vampires, des loups garous et des zombies, représente également une transformation identitaire. C'est en mordant dans une pomme, symbole de la tentation du serpent, que le couple adamique sort de l'enfance éternelle pour entrer dans l'âge adulte sexué. La période passée dans le ventre du monstre équivaut à une sorte d'entre-deux dans lequel l'initié est amené à vivre un processus symbolique de mort/reconnaissance. Il doit mourir à son ancienne identité pour renaître dans une nouvelle identité. La confrontation symbolique à la mort est obligatoire pour le passage à l'identité d'être humain accompli. Mourir à l'enfance et renaître à l'âge adulte constitue l'opération symbolique centrale du rite initiatique⁸. C'est la raison pour laquelle il est important de faire croire aux novices qu'ils sont dévorés par un monstre. Dans la tribu Unmatjera d'Australie Centrale, les femmes et les enfants croient qu'un esprit appelé Twanyrika tue le jeune homme et le ramène ensuite à la vie après la période d'initiation⁹. Le sociologue Georges Lapassade⁹ souligne que la coupure de la circoncision devient une marque masculine de la sortie du ventre du monstre dans lequel le novice était enfermé. La circoncision en est, en fait, la porte de sortie. Dans d'autres tribus, on dit aux femmes que la tête du jeune sera coupée et emportée dans un autre monde afin de revenir avec un esprit adulte. Le processus initiatique de mort/renaissance crée une identité. Un jeune ne naît pas à une identité adulte sans préalablement enterrer son enfance. C'est le fait de vivre cette expérience initiatique qui transforme le jeune. En leur faisant croire qu'ils seront enterrés vivants et engloutis par un monstre, les aînés manipulent des images qui ont un réel effet symbolique sur les novices.

Au cours de l'initiation, sont transmis aux jeunes des savoirs sur l'origine du monde, sur la fin de la vie, la sexualité, les choses sacrées, les ancêtres, la souffrance et la place que

⁷ *Le Rameau d'or*, édition française éditée par Nicole Belmont et Michel Izard, Paris, Lafond, 1984, p. 240-41.

⁸ Roger Bastide, *Initiation*, dans *Encyclopædia Universalis*, Paris, France, 1999. Denis Jeffrey, David Le Breton et Joseph Lévy, *Jeunesse à risque : rite et passage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005.

⁹ Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie*, Paris, Minuit, 1963, p. 69.

chacun occupe¹⁰. Le temps de l'initiation constitue une période de marge, de liminalité ou d'entre-deux pendant laquelle le jeune baigne dans l'ambivalence des genres, des identités sociales, des mondes. Il est considéré à la fois homme et femme, enfant et adulte, sexué et asexué, vivant et mort. Les aînés amènent les novices dans un état second en leur faisant inhaler des plantes hallucinogènes ou en les obligeant à une ascèse corporelle. Lors de son expérience initiatique, le novice devient un peu comme le jeune sorcier Harry Potter qui possède le pouvoir de passer du monde logique, naturel et ordinaire au monde magique, surnaturel et fantastique. Il gît entre le monde enchanté de l'au-delà et notre monde familier de l'ici et maintenant. À la fin de l'initiation, avant de revenir auprès des siens pour être célébré, le jeune novice sera marqué par des tatouages, scarifications, incisions, limages de dents, excision du lobe de l'oreille ou du petit doigt. Les symboles de sa transformation identitaire doivent être visibles¹¹.

Les rites initiatiques témoignent de la capacité d'une société à proposer collectivement à chaque jeune les moyens de passer de l'enfance à la vie adulte. Il s'agit d'un moment symboliquement important pour les jeunes, mais aussi pour toute la société, car il en va de sa survie. Le passage à la vie adulte, pour Van Gennep, équivaut au franchissement d'un seuil dont la porte représente à la fois la matérialité et le symbole. Or, le moment initiatique lui-même se déroule sur le seuil. Cet espace interstitiel acquiert alors une temporalité et une spatialité qui lui sont propres. Van Gennep souligne à cet égard : « Quiconque passe de l'un à l'autre se trouve ainsi matériellement et magico-religieusement, pendant un temps plus ou moins long, dans une situation spéciale : il flotte entre deux mondes. C'est cette situation que je désigne du nom de marge »¹². Pour l'anthropologue anglais Victor W. Turner, cette situation de marge, qu'il préfère nommer liminalité, s'apparente à une expérience de désordre créatif¹³. Les jeunes qui s'y retrouvent forment une communauté qui expérimente, sous un mode extatique, les forces sacrées de transformation de la vie. Le seuil devient en quelque sorte un incubateur de nouveauté, de différences. Turner s'est intéressé à ce qui passe sur la frontière de la liminalité, lorsque des individus, dans une expérience de passage, sont dans une sorte d'indétermination, vivant entre deux identités. Pour Van Gennep, la liminalité est l'une des trois séquences d'un rite de passage. Le préliminaire est l'étape où l'initié est préparé, la liminalité ou la marge est la séquence initiatique du processus de mort et de reconnaissance, et la postliminalité est une célébration qui souligne la réussite du passage. Turner analyse les effets de la liminalité sur la jeunesse de son temps. Il décrit en fait ce que vivent des communautés de

¹⁰ Mircea Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1992.

¹¹ Roger Chamberland, « Rage et rite destroy : le vouloir-vivre sociétal des jeunes », 2000, in Michel Fize, *Le Peuple adolescent*, Paris, Julliard, 1994.

¹² Van Gennep, *op. cit.*, p. 23-24.

¹³ *Le Phénomène rituel*, Paris, PUL, 1969.

jeunes hippies en Angleterre et en Californie. Il souligne avec raison que les expériences initiatiques de ces jeunes contribuent à la transformation des sociétés dans leur ensemble. Il ne faut pas croire que les jeunes qui s'identifient à la génération hippie sont tous les mêmes. Certains, plus âgés, proviennent de la Beat Generation qui apparaît dans les années 1950. Il y a ceux qui empruntent le look hippie le temps d'une saison. La bohème hippie devient un mode de vie pour des milliers d'entre eux¹⁴. Mais d'autres, majoritairement des étudiants universitaires, se sentent proches du mouvement hippie sans toutefois en porter la tunique. S'attacher à la culture hippie est avant tout un état d'esprit construit sur la foi en un monde pacifié. Ils sont sensibles aux menaces contre l'environnement, sexuellement libérés et spirituellement ouverts aux mystères de l'existence. Et comme pour tous les groupes jeunes, ils se reconnaissent dans un style musical qui leur est propre.

Les jeunes de nos sociétés modernisées ne sont plus appelés par des aînés à subir des épreuves pour passer à l'âge adulte. En revanche, selon sa propre trajectoire de vie, chacun va vivre au cours de sa longue adolescence des expériences initiatiques qui l'amèneront vers une plus grande maturité. Il devra mourir à des parties de lui-même pour renaître à une nouvelle identité d'adulte toujours en transformation. Les voies de ce passage ne sont plus tracées à l'avance. Il revient à chaque jeune de chercher son chemin. À bien des égards, les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas bien différents de ceux d'autrefois. Plusieurs d'entre eux vivent une ambivalence identitaire. Ils jouissent d'une bisexualité initiatique qui leur permet d'expérimenter le sexe et l'amour. Nombre d'entre eux sont fascinés par les mondes enchantés de l'étrange, des monstres et des sorciers. Les alcools et les drogues leur ouvrent les portes « *to the other side* » comme le chantait Jim Morrison, où l'espace-temps devient fantastique, surréaliste et fabuleux.

Sous nos cieux modernisés, les aînés pouvant accompagner les jeunes dans leurs passages vers l'âge adulte sont devenus rares. Certains suivront les pas d'un guru, d'un maître de spiritualité, d'un sage ou de toute autre figure tutélaire. Nombre de jeunes doivent leur salut à des allumeurs de désirs qu'ils rencontrent dans la littérature initiatique. Certains ont la chance de rencontrer un passeur qui les accompagnera durant la traversée vers l'ère adulte. D'autres chercheront, lors d'un voyage initiatique en Asie ou en Amérique latine, à vivre des expériences de transformation de soi. Il y a également ceux et celles qui cheminent dans les voies intérieures. Toutefois, tous cherchent à modifier le regard qu'ils portent sur eux, sur autrui et sur ces mondes dans lesquels ils vivent. C'est Nietzsche qui a rendu sensible l'idée que les êtres humains vivent dans un monde alors que les autres animaux vivent dans un environnement. Un monde, pour

¹⁴ Barry Miles, *Hippie*, New York, Sterling publishing Co, 2004.

Nietzsche est de l'ordre d'une interprétation de ce qui est, une interprétation qui produit une vision du monde. En ce sens, devenir adulte, c'est accéder à des nouvelles visions du monde.

Signalons d'emblée que les jeunes de cette génération éprouvent vivement ce besoin de se transformer pour devenir des nouveaux adultes. Ils ne veulent plus être comme ces adultes coincés dans un moralisme poussiéreux. Ils sont à la recherche de l'être humain de demain. En cherchant à devenir autres, ils cherchent en même temps à transformer la société. Ils ressentent vivement l'appel de rénover le monde dans lequel ils vivent. En fait, ils ont le sentiment que leurs expériences initiatiques auront des effets sur la société entière¹⁵. C'est la raison pour laquelle ils osent, comme les jeunes novices des sociétés tribales, l'androgynie, l'entre-deux mondes et les situations liminoïdes. Ils vont arriver, par ailleurs, à repousser les limites de la normalité sociale.

Chronique d'une génération Hip

Au tournant des années 1960, dans les pays occidentaux qui n'ont pas été broyés par la machine russe, des mouvements de la gauche cherchent à réformer la vie politique. Jean-Paul Sartre, idole de l'intelligentsia parisienne, fait salle comble avec ses positions radicales sur la liberté humaine. Les États-Unis se battent au Viêt-Nam pendant que sa jeunesse hippie se donne rendez-vous à Monterey et à Woodstock pour célébrer le rock planant des Janis Joplin, Jimi Hendrix, Santana et autres musiciens psychédéliques de cette génération. Les festivals sont des moments charnières dans l'avènement de la contre-culture aux États-Unis. Le terme de contre-culture couvre un large éventail de pratiques contestataires. Comme le souligne Frédéric Robert, « la contre-culture permet de critiquer ouvertement une société particulièrement conservatrice et engluée dans un conformisme qu'elle considérait indigne d'un pays se disant aussi ouvert et libre que les États-Unis »¹⁶. Nombre de jeunes de cette génération, comme ceux des autres générations de Nord-Américains qui les suivront, contestent le conservatisme de leurs parents. Ce sont les enfants des classes moyennes élevés dans un foyer traditionnel qui offre tous les comforts de la vie moderne. Toutefois, ils se sentent piégés par un système politique et économique qui leur échappe. Ils ne se reconnaissent pas dans la guerre du Viêt-Nam. Ce n'est pas leur guerre, mais celle des entreprises capitalistes. Ils ne se reconnaissent

¹⁵ Maryse Souchard, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Les Jeunes : pratiques culturelles et engagement collectif*, Montréal, Éditions Nota Bene, 1996.

¹⁶ *La Révolution hippie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 134.

pas non plus dans cette société qui produit la consommation de masse ni dans celle qui fait perdurer les inégalités raciales.

Ils plaident pour l'amour plutôt que la guerre. Le symbole *Peace and Love*, dessiné par le designer britannique Gerald Holton en 1958 pour soutenir une campagne contre le désarmement nucléaire, devient leur signe de rassemblement. Les jeunes l'exportent partout sur la planète, de Montréal à Goa, et jusque dans les temples de Katmandou. Venus d'Angleterre, les Beatles commencent à hurler leurs rythmes rassembleurs à la radio dès 1962. John Lennon et sa bande vont devenir l'emblème de cette nouvelle jeunesse décomplexée qui fait entendre ses rêves dans toutes les radios du monde. Ce groupe mythique transporte dans ses mélodies romantiques l'âme pacifique et égalitaire de sa génération.

À toutes les époques, des jeunes veulent vivre sans temps mort et jouir sans entraves. Hendrix meurt en 1970, sans doute d'une overdose. Le sexy et provocateur Jim Morrison le rejoint en 1971. Comment célébrer la vie avec une telle intensité sans risquer de la perdre ! Comment vivre à hauteur du slogan rassembleur de mai 68 : « Il est interdit d'interdire » ? La mission était de taille : briser les valeurs du passé, se défaire du carcan religieux, dévisser les morales conservatrices, lutter contre les forces du capitalisme et abattre le conformisme bourgeois. Entre le milieu des années 1960 et le début des années 1970, la jeunesse hippie ressent fortement le besoin de transformation politique et culturelle du monde. Il fallait entendre sa formidable aspiration à la liberté. Pantalon pattes d'éléphant, chemise à fleurs, large ceinturon, bandeau bariolé pour tenir les cheveux longs des garçons et des filles qui osent s'embrasser à pleine bouche dans la rue. Le cannabis et le LSD se conjuguent alors avec l'amour libre. La pilule contraceptive libère les femmes. Les gurus indiens envahissent la scène pop¹⁷. Les quêtes spirituelles sont en phase avec les trips psychédéliques. Dans le New York underground, Andy Warhol s'érige en pape de la pop. L'art bédéiste de Roy Lichtenstein, simple et efficace, exprime parfaitement bien la simplicité volontaire de cette génération de jeunes. Les étoiles de cette jeunesse de l'après-guerre sont alignées pour ouvrir les arcanes d'une nouvelle marge dans laquelle sont expérimentées les limites de l'existence.

Les sanctuaires liminoïdes de la *génération hippie* se répandent sur tout le territoire de l'Amérique du Nord, mais l'une des plus larges communautés se situe à San Francisco où homosexuels et hétérosexuels partagent la même couche¹⁸. Dans les cafés du quartier de Haight-Ashbury les jeunes hippies lisent les romans de Jack Kerouac, de William Burroughs et

¹⁷ Frédéric Robert, « Vers une contre-culture américaine des Sixties », in *Contre-cultures !* Christophe Bourseiller et Olivier Penot-Lacassagne (Dir.), Paris, CNRS Éditions, p. 123-35, 2013.

¹⁸ Frédéric Monneyron et Martine Xiberras, *Le Monde hippie : de l'imaginaire psychédélique à la révolution informatique*, Paris, Imago, 2008.

de Herman Hesse, la poésie d'Allen Ginsberg, les essais de Timothy Leary sur l'extase et ceux du philosophe Herbert Marcuse. Ils se régalaient des intrigues spirituelles de Carlos Castaneda et d'Alan Watts. Les plus aventureux d'entre eux parcourent au volant d'une mythique Westfalia l'Ouest californien et les contrées mexicaines.

« *The more I revolt, the more I make love* » disent les uns. Faites l'amour, non la guerre chantonnent les autres. Le psychanalyste Wilhelm Reich annonce qu'il peut libérer les sexes alors que le psychologue humaniste Carl Rogers veut libérer les cœurs. L'idée s'ancre dans les esprits que pour changer le monde, il faut d'abord se changer soi-même. Malgré tout, les Afro-Américains poursuivent leur offensive pour la reconnaissance de leurs droits civiques. Malcolm X est assassiné le 21 février 1965. Les jeunes blancs manifestent dans toutes les villes des États-Unis contre la guerre du Viêt-Nam pendant que les jeunes noirs suivent les traces de Martin Luther King. En 1965, sa marche en Alabama réunit des milliers de contestataires. Le mouvement des droits civiques s'associe aux mouvements de libération des femmes et des homosexuels pour affronter les matraques du pouvoir. En même temps, les jeunes fréquentent les *Summer love camps* pour montrer qu'un monde pacifié n'est pas qu'une utopie. Manifestations, émeutes, *Bed-ins*, *Kiss-ins* et marches pacifiques rythment leur quotidien. La désobéissance des uns et les chemins de l'amour des autres se sont rencontrés pour former le récit fécond de la jeunesse hippie.

Montréal PQ

Dans la famille québécoise des années 1950, le père impose sa loi à sa femme et ses enfants. Il est bienveillant mais sévère, rassembleur mais distant, assidu au travail mais soumis à ses patrons. Il se comporte selon les normes sociales scénarisées dans les célèbres séries *La Famille Stone* (*The Donna Reed Show*, 1958-1966, créée par William Roberts) et *Papa a raison* (*Fathers Know Best*, 1954-1960, créée par Ed James). Ces programmes phares des années cinquante témoignent de l'autorité paternelle sur sa famille. L'esprit patriarcal marque toutes les structures sociales. À l'école, le maître se comporte comme un père à la maison. Au gouvernement, les hommes ne sont pas moins paternalistes. En somme, avant la révolution des mœurs au Québec qui commence au milieu des années 1960, les instances paternelles semblent inviolables. L'autorité des pères possède une sacralité conférée par la hiérarchie catholique.

À la fin des années 1960, l'autorité paternelle a basculé du côté des choses éculées. Le père et le maître d'école ne peuvent plus exiger l'obéissance. La mère et les enfants sortent

enfin du moule patriarcal. Ils s'émancipent des normes familiales qui reproduisaient de génération en génération le moralisme de la domination masculine¹⁹. Le mot « émancipation » est sur toutes les lèvres. Il y a, à la fin de cette décennie et au début de la suivante, des manifestations tous les jours : revendications pour les droits et libertés des femmes et des homosexuels, luttes contre le capitalisme et contre la morale sexuelle du clergé catholique, revendications écologiques pour sauver la planète de la pollution, marches contre les souffrances des peuples du « Tiers-Monde », rébellions syndicales contre la tyrannie des patrons et rallyes pour l'indépendance du Québec. Ces mouvements sociaux rassemblent des centaines de milliers de personnes de tous les âges. Lorsque la police antiémeute intervient, nul n'est épargné : jeunes et plus vieux pansent ensemble leurs blessures. C'est également ensemble qu'ils pensent la société de demain.

À Montréal, l'exposition universelle de 1967, honorablement nommée Terre des hommes, ouvre le Québec au cosmopolitisme planétaire. C'est l'année des boîtes à gogo, de la musique yéyé et des fleurs dans les cheveux. En 1969, le *Bed-in for Peace* de John Lennon et Yoko Ono qui se déroule au cœur de Montréal fait entrer définitivement les mentalités dans l'ère hippie. Une large majorité de jeunes Québécois se reconnaissent dans le pacifisme de Lennon et dans le style psychédélique de Hendrix. La modernisation des mœurs de ce peuple francophone du Québec se réalise en accéléré. Entre 1967 et 1976, l'année des Olympiques d'été de Montréal, les Québécois sortent de leur léthargie religieuse pour embrasser les délices de l'émancipation. Les gays s'affirment massivement pendant que les femmes accèdent à toutes les sphères de la société. Plus d'une dizaine d'universités ouvrent leurs portes pour accueillir des jeunes en quête d'un nouvel avenir. L'état providence émerge pour satisfaire les bébés boomers nés après la Deuxième Guerre mondiale qui s'installent en centres urbains. Les gains sont nombreux : accès à l'avortement, à l'égalité des sexes, à la gratuité des soins de santé, à l'éducation de masse, à l'assurance emploi, etc. De plus, les Québécoises se libèrent de l'obligation de procréation, affectant durablement le niveau de natalité qui demeure l'un des plus bas de la planète.

La population québécoise continue son émigration vers les centres urbains. Les mœurs de l'urbanité seront libératrices. Les jupes se raccourcissent. Sur les plages, la nudité s'exhibe allègrement. Le corps se libère de nombreuses contraintes. Il y a de la folie dans l'air. La mode est au style unisexe : les jeunes hommes portent les cheveux longs, les jeunes femmes se permettent le bluejean. En phase avec la culture juvénile californienne, les jeunes se parfument au patchouli et crient haut et fort qu'il est préférable de faire l'amour plutôt que la guerre.

¹⁹ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

L'époque est festive. Toutes les musiques—depuis les psychédéliques jusqu'au disco—fournissent à la jeunesse ses nouvelles valeurs émancipatoires. C'est le temps de toutes les libérations, de toutes les expériences et de toutes les aventures.

Les Québécois se sont éloignés, en une décennie, des chaires d'église et des prie-Dieu. Ils ont rêvé d'un pays qui leur ressemble. Ils se sont moqués des pouvoirs institutionnels. Ils ont cru qu'ils pouvaient être maîtres chez eux. La jeunesse québécoise, à l'unisson avec l'univers hippie californien, prend part à toutes les révolutions sociales. Les nègres blancs d'Amérique, pour utiliser l'expression décapante de Pierre Vallières qui compare la situation des Québécois à celle des Afro-Américains, veulent naître à une nouvelle identité²⁰.

Malgré la guerre froide et celles qui ravagent le Viêt-Nam et l'Algérie, l'ivresse de la modernisation des mœurs parvient à son acmé au début des années 1970. Très rapidement, les Québécois se retournent contre leur clergé qui représente le moralisme patriarcal. L'institution familiale est remise en question. Les femmes se libèrent de leurs maris jaloux et abusifs. Le freudisme ambiant renverse les anciennes théories sur la nature humaine. Alors qu'on pensait le sexe en termes de procréation, il devient un enjeu de plaisir. Le sexe devient même un projet de salut. Il faut dire que Reich et ses disciples essaient dans les pays du nord. L'attitude nouvelle à l'égard de la sexualité fait tomber des tabous. Les relations sexuelles avant le mariage, la masturbation, le multi-partenariat, la découverte du corps orgasmique et les groupes de croissance personnelle sont hérités de ces Glorieuses années.

La jeunesse québécoise a contribué à accélérer le passage du Québec dans la seconde modernité, celle qui libère les mœurs. En moins d'une génération, la plus grande majorité des Québécois se sont dévêtus de la chape de plomb morale qui les étouffait. Une large classe moyenne a vu le jour et le Québec est devenu plus prospère, plus ambitieux, plus artistique. La modernisation de ses institutions avait commencé immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, c'est entre 1967 et 1976 que les esprits s'éveillent aux nouvelles dimensions de la vie moderne.

La modernisation des mœurs est celle qui compte vraiment, car elle interpelle chacun à l'émancipation, à sortir du placard pour se mettre au monde dans son style propre. De sujet d'un clergé autoritaire, le Québécois apprend dorénavant à devenir sujet de soi-même. C'est une nouvelle aventure qui a commencé dans ces années lumineuses de l'époque hippie. Cependant, nul n'est dupe de la fragilité des libertés acquises. Les instances sanitaires, les experts du prophylactique et les médecins des bonnes mœurs n'aiment pas, comme le chantait Georges Brassens, que l'on suive une autre route qu'eux. Ces instituteurs de la société, gardiens de la

²⁰ *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Parti-Pris, 1967.

rectitude morale, considèrent que la jeunesse est passablement encombrante. Elle dérange. Ils lui trouvent des pathologies qu'il faudrait diagnostiquer dès l'âge œdipien. Cette peur de la jeunesse a une longue histoire. Dans la vieille cité de Babylone fut découverte une poterie de plus de 3 000 ans sur laquelle il est écrit : « Cette jeunesse est pourrie depuis le fond du cœur. Les jeunes gens sont malfaisants et paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois »²¹. Heureusement, il y a encore des adultes, et ils sont nombreux, qui célèbrent le courage de la jeunesse contemporaine qui, en 2012 au Québec, prenait la rue pendant plus d'une année pour affirmer ses revendications.

Les jeunes de la génération 1967-1976 ont contribué à sortir le Québec de son conservatisme. Ils ont chanté avec tous les Québécois le début d'un temps nouveau. Cette jeunesse a réussi à briser l'ancien monde patriarcal. Plus jamais un maître d'école ne pourra frapper un élève. Plus jamais une femme, un noir, un homosexuel n'auront la seconde place. Les anciennes valeurs sont brisées et c'est bien ainsi ! L'égalitarisme a remplacé les hiérarchies autoritaires. Depuis lors, la jeunesse poursuit ses expériences initiatiques. Quelques fois en prenant la rue comme en 2012, mais le plus souvent en permettant à chacun de suivre des trajectoires singulières²².

Il est important d'être attentif à la jeunesse dans son ensemble, mais aussi au parcours de chaque jeune. Les spécialistes l'ont constaté, les jeunes sont laissés à eux-mêmes pour passer à l'âge des responsabilités²³. Ils y entrent pas à pas. Dans les sociétés des rites de passage, le novice subissait obligatoirement une initiation qui le conduisait malgré lui à l'âge adulte. Il devait par la suite marcher dans les pas de ses ancêtres. Ils devenaient comme eux. Les jeunes d'aujourd'hui sont laissés à eux-mêmes pour trouver leur place. Ils sont appelés à construire leur propre destin, leur propre projet de vie, à devenir des individus autonomes et souverains. Plus personne ne les force à marcher dans les pas de leurs ancêtres. Toutefois, l'arrachement au monde maternel-familial devient parfois une épreuve rituelle, surtout lorsque les mères refusent leur autonomie. De leur côté, les pères ne leur fournissent pas les outils symboliques pour faire cette mutation vers l'âge adulte.

²¹ Thierry, Goguel d'Allondans, *Rites de passage, rites d'initiation : lecture d'Arnold Van Gennep*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 126.

²² Le Québec a connu en 2012 de grandes grèves étudiantes qui ont perturbé la société dans son ensemble. Ce fut la plus longue grève de l'histoire du mouvement étudiant québécois. Les étudiants des niveaux supérieurs ont d'abord contesté une hausse de frais de scolarité. Leur mécontentement s'est transformé en revendication pour une société plus juste, plus transparente et moins assujettie aux entreprises internationales. Les étudiants ont reçu l'appui d'un large pan de la population. Cette jeunesse a surtout montré qu'elle pouvait se mobiliser pour défendre des idéaux politiques.

²³ David Le Breton, *Passions du risque*, Paris, Métailié, 2000 ; Dennis Jeffrey, « De la mini-jupe à la huppe Mohack », in Touati Armand, éd. *Jeunes : du risque d'exister à la reconnaissance*, Paris, Téraèdre, 2006, p. 45-56.

Il est vrai que les jeunes ne constituent plus un groupe uniforme. Chaque culture jeune exprime ses particularités, ses valeurs, ses normes, ses rites, ses pratiques et les goûts qui lui sont propres²⁴. Un Rimbaud ne fait pas une culture jeune, mais plusieurs Rimbaud qui s'assemblent pour éprouver en commun un style de vie distinctif forment une culture jeune. Ces cultures jeunes demeurent des lieux de marges. Des lieux de toutes les potentialités. Les nouvelles tribus jeunes habitent parfois des zones hors système. Des *no man's land* qui sont autant de sanctuaires dans lesquels ils expérimentent l'existence. Ils gisent dans leur propre temps, leur propre espace, dans l'ambivalence érotique, à la poursuite d'une nouvelle terre fertile pour y semer leurs désirs. Les tribus jeunes, dont la génération hippie en est l'un des modèles, sont des espaces initiatiques où des groupes de jeunes apprennent à naître à la vie adulte²⁵. Ce sont des lieux intra-utérins ou des ventres de monstres nécessaires à la transformation de soi. Un jeune apprend dans son passage par une tribu à se connaître, à modifier son regard sur lui-même, les autres, le monde autour de lui. Il devient, pour utiliser l'expression de Raymond Lemieux, un « sujet en processus »²⁶.

Un jeune est le plus souvent confronté à une dynamique initiatique qui le dépasse. Il rencontre l'indéfini du monde et cherche sa voie dans l'angoisse et le risque de vivre. S'il persévère dans son chemin de vie, il va interroger sa singularité et la cultiver. Il va également interroger la singularité d'autrui et la cultiver. Il apprendra alors à prendre soin de lui-même et d'autrui. Cela constitue un pas important dans l'âge des responsabilités. Le souci pour soi et pour autrui est de l'ordre d'une pratique initiatique, d'un travail sur soi qui amène un jeune à se projeter devant lui, à s'ouvrir un futur, à espérer en des lendemains heureux. Durant son passage à la vie adulte, un jeune rencontre des limites, des frontières et des interdits qu'il est appelé à transgresser, non pas pour les anéantir, mais pour se libérer des marges de manœuvre afin d'accomplir son propre destin. L'affrontement des limites lui permet de s'inventer une vie qui lui ressemble. Le chemin initiatique est l'occasion d'interroger les sphinx du tréfonds de la conscience, le « for intérieur », et les sphinx qui sont externes à soi. Le sphinx est le symbole de l'étrangeté en soi et de l'étrangeté hors de soi. Pour un jeune, le for intérieur et le forum social lui paraissent comme deux mondes mystérieux, deux mondes qu'il ne maîtrise pas, deux mondes à explorer. Dans cet entre-deux monde où il git, il devra résoudre les énigmes des deux

²⁴ Jocelyn Lachance, Sébastien Dupont, Hugues Paris, *Films cultes et culte du film chez les jeunes*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

²⁵ Michel Maffesoli, *Le Temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.

²⁶ « Rituautés et mystères de l'identité. Gérer les défis du sujet en processus », in *Rites et identités*, Dennis Jeffrey et Martine Roberge (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2017.

sphinx pour passer à la vie adulte. C'est bien ce que vivait sous un mode paroxystique la génération hippie des années 1960. Cette jeunesse, comme toutes les autres, cherchait sa voie vers l'âge adulte. Le passage dans un entre-deux est la condition du devenir adulte, mais aussi du devenir humain. Chaque jeune est invité à relever le défi de conquérir le monstre en soi et les monstres à l'extérieur de soi. L'altérité au creux de son être et l'altérité par-delà son être. Il s'agit d'une expérience effrayante, mais elle ouvre sur le dépassement de soi.

Quelles que soient leurs impasses, les quêtes des jeunes préparent la société de demain. Même quand la trajectoire d'un jeune s'abîme dans une fiction devenue folle, avec un caractère parfois suicidaire, il faut y voir un sujet en gestation, en train d'advenir, qui accouche de lui-même dans la douleur. C'est dire le tragique dionysiaque d'une quête identitaire²⁷. Naître à soi, naître à la vie adulte, naître dans une humanité pacifiée n'est plus un processus qui se joue dans un seul rite à un moment fixe de la vie. Vivre en modernité, c'est être appelé à naître et à mourir à des parties de soi, à naître de nouveau et à mourir encore une fois à des parties de soi pour laisser ouverte la porte du devenir autre. L'existence est devenue un processus perpétuel de morts et de reconnaissances. C'est durant sa jeunesse qu'est expérimenté avec intensité ce processus initiatique. C'est aussi à ce moment de la vie que chacun est appelé à fabriquer, avec les langages disponibles de sa culture, ses propres raisons de vivre. Les rites de passage anciens servaient à configurer ce parcours et ces apprentissages. Ils contribuaient à la fabrication de l'humain. En l'absence de ces rites anciens, il revient à chaque jeune de trouver sa voie pour entrer dans la communauté des humains.

SOURCES CITÉES

- BASTIDE, Roger, *Initiation*, dans *Encyclopædia Universalis*, Paris, France, 1999.
 BAUDRILLARD, Jean, *La Transparence du mal : essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, 1990.
 BECKER, Howard, cité par Gonseth, Laville et Mayor, *Dans La marque jeune*, Neuchâtel, Éditions GolM, Musée d'ethnographie, 2008.
 BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
 CHAMBERLAND, Roger, « Rage et rite destroy : le vouloir-vivre sociétal des jeunes », 2000, dans Eliade, Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1992.
 FIZE, Michel, *Le Peuple adolescent*, Paris, Julliard, 1994.
 FRAZER, James, *Le Rameau d'or*, édition française éditée par Nicole Belmont et Michel Izard, Paris, Lafond, 1984.
 GOFFMAN, Ken, *Counterculture Through the Ages: from Abraham to Acid House*, New York, Villard Books, 2004.
 GOGUEL d'ALLONDANS, Thierry, *Rites de passage, rites d'initiation : lecture d'Arnold Van Gennep*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002.
 JEFFREY, Denis, « De la mini-jupe à la huppe Mohack », dans Touati Armand, éd. *Jeunes : du risque d'exister à la reconnaissance*, Paris, Téraèdre, 2006, p. 45-56.
 JEFFREY, Denis, David Le Breton et Joseph Lévy, *Jeunesse à risque : rite et passage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005.

²⁷ Michel Maffesoli, *L'Ombre de Dionysos*, Paris, Livre de poche, 1984.

- LAPASSADE, Georges, *L'Entrée dans la vie*, Paris, Minuit, 1963.
- LACHANCE, Jocelyn, Dupont, Sébastien, Paris, Hugues, *Films cultes et culte du film chez les jeunes*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.
- LE BRETON, David, *Passions du risque*, Paris, Métailié, 2000.
- LEMIEUX, Raymond, « Rituautés et mystères de l'identité. Gérer les défis du sujet en processus », dans *Rites et identités*, D. Jeffrey et M. Roberge (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2017.
- MAFFESOLI, Michel, *L'Ombre de Dionysos*, Paris, Livre de poche, 1984.
- , *Le Temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.
- MONNEYRON, Frédéric, XIBERRAS, Martine, *Le Monde hippie*, Paris, Éditions Imago, 2008.
- MILES, Barry, *Hippie*, New York, Sterling publishing Co, 2004.
- RIMBAUD, Arthur, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1979.
- ROBERT, Frédéric, « Vers une contre-culture américaine des Sixties », dans *Contre-cultures! C. Bourseiller et O. Penot-Lacassagne (Dir.)*, Paris, CNRS Éditions, p. 123-35, 2013.
- ROBERT, Frédéric, *La Révolution hippie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.
- SAVAGE, Jon, *Teenage*, London, Viking, 2007.
- SOUCHARD, Saint-Jacques et Viala (dir.), *Les Jeunes : pratiques culturelles et engagement collectif*, Montréal, Editions Nota Bene, 1996.
- TURNER, W. Victor, *Le Phénomène rituel*, Paris, PUL, 1969.
- VALLIÈRE, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Parti-Pris, 1967.
- VAN GENNEP, Arnold, *Les Rites de passage*, Paris, Picard, 1981.